L'approche structurale

Note de Lionel Dany : Il s'agit d'un chapitre inédit que Jean-Claude Abric avait développé dans le cadre d'un projet d'ouvrage avec Willem Doise. Le texte initial imprimé comportait des annotations de Jean-Claude concernant le plan ou des éléments qu'il souhaitait enlever ou modifier potentiellement dans la version « finale » de ce texte. J'ai pris la liberté « d'interpréter » ces annotations et j'ai parfois fait le choix de laisser des éléments destinés potentiellement à être supprimés pour garder la « dynamique » du texte dans son intention « première ». Par ailleurs, le chapitre n'étant pas terminé – car il manquait la présentation de méthodes – j'ai opté pour une présentation de ces méthodes en reprenant des présentations antérieures réalisées par Jean-Claude Abric. Enfin, j'ai ajouté, lorsque cela me semblait nécessaire, quelques notes de bas de page visant à éclairer certains éléments.

Directement inspiré par les travaux de Moscovici, un important courant structural s'est développé, généralement qualifié « d'école d'Aix-en-Provence ». Il a été initié par les recherches expérimentales sur les représentations sociales réalisées par Abric et par la formulation par ce dernier de la théorie du noyau central (Abric, 1976).

La représentation sociale est alors définie comme un ensemble organisé d'informations, de croyances et d'attitudes à propos d'un objet donné. Cet ensemble constitue un système socio-cognitif d'un type particulier. Une représentation sociale possède une structure, une organisation spécifique. Tous les éléments qui la constituent sont interdépendants, ils sont par ailleurs hiérarchisés ou pondérés. Étudier une représentation, c'est donc rechercher son contenu, mais aussi son organisation, la structure de ce contenu. L'approche structurale nécessitera donc une méthodologie spécifique de recueil et d'analyse des données. C'est à propos de cette organisation interne de la représentation qu'Abric formula en 1976 la théorie du noyau central qui peut être formulée en ces termes :

L'organisation d'une représentation sociale présente une caractéristique spécifique : elle est organisée autour d'un noyau central constitué d'un ou de quelques éléments qui donnent à la représentation sa signification.

L'idée de centralité, comme celle de noyau n'est pas nouvelle. Dès 1927, dans l'un des premiers textes de Heider concernant l'étude des phénomènes d'attribution – on trouve l'hypothèse que « les gens ont tendance à attribuer les événements qui surviennent dans leur environnement à des noyaux unitaires, conditionnés de façon interne, et qui sont, en quelque sorte, les centres de la texture causale du monde ». De la même façon, dit Heider, lorsque l'on étudie les perceptions de l'environnement social par les individus, on s'aperçoit que lorsqu'un individu perçoit son environnement social, il va s'efforcer de donner un sens à la diversité des stimuli immédiats. Cette opération qui vise à trouver un sens va s'opérer, par une focalisation sur ces noyaux unitaires dont on vient de parler. Et ce sont ces noyaux qui vont attribuer la signification des faits attendus. Dans ces processus de perception sociale apparaissent bien des éléments centraux, constitutifs, semble-t-il, de la pensée sociale, lui permettant de mettre de l'ordre et de comprendre la réalité vécue par les individus ou les groupes.

Sur ce même thème de la perception sociale, les travaux de Asch (1946) renforcent cette idée d'organisation centralisée. Rappelons que dans sa célèbre recherche Asch propose aux sujets un ensemble de sept traits supposés décrire un individu, et qu'il analyse comment se forment les impressions, les jugements émis sur les personnes ainsi caractérisées. Ce que Asch étudie en quelque sorte, c'est comment se constitue la représentation, l'image que l'on se fait de l'autre à partir d'un ensemble d'informations. Ce qui est particulièrement intéressant dans ses résultats c'est la mise en évidence que parmi les sept traits de caractère proposés, l'un d'entre eux (chaleureux/froid) joue un rôle déterminant en ce sens que c'est lui qui engendre la nature de la perception. Cet élément, et lui seul, joue un rôle central, il détermine la perception du personnage de manière significativement plus importante que tous les autres. Et la seule transformation de cet élément central amène un changement radical de l'impression.

L'idée de noyau, comme celle de centralité est donc bien présente dans des travaux de psychologie sociale qui ne concernent pas à proprement parler les représentations sociales. Mais on les retrouve dans le travail de Moscovici (1961) sur la psychanalyse à propos de la genèse des représentations. Pour Moscovici le passage du concept « psychanalyse » à sa représentation sociale s'effectue à travers plusieurs étapes successives. La première phase de l'élaboration de cette représentation va consister pour les individus concernés à retenir de manière sélective une partie de l'information circulant dans la société à propos de la psychanalyse, pour aboutir à un agencement particulier des connaissances concernant cet objet. Ce processus dit d'objectivation permet de passer – dit Moscovici – de la théorie scientifique à ce qu'il appelle un « modèle figuratif », ou « noyau figuratif », à une schématisation de la théorie reposant sur la sélection de quelques éléments concrets. Outre qu'ils soient triés et sélectionnés, les éléments du noyau sont également dissociés du contexte qui les a produits, acquérant ainsi une plus grande autonomie qui augmente leur possibilité d'utilisation pour l'individu. Le noyau est donc simple, concret, imagé et cohérent, il correspond également au système

de valeurs auquel se réfère l'individu, c'est-à-dire qu'il porte la marque de la culture et des normes sociales ambiantes.

Il prend pour le sujet statut d'évidence, il est pour lui la réalité même, il constitue le fondement stable autour duquel va se construire l'ensemble de la représentation. C'est lui qui va fournir le cadre de catégorisation et d'interprétation des nouvelles informations parvenant au sujet, devenant ainsi « contenu actif servant à diriger la conduite et à donner un sens aux événements » (Moscovici, 1961, p. 126). Les autres éléments de la représentation vont donc être retenus, catégorisés et interprétés en fonction de la nature du noyau figuratif. La théorie du noyau central reprend en grande partie les analyses de Serge Moscovici, mais en ne limitant pas ce noyau imageant à son rôle génétique.

1 La théorie du noyau central (Abric, 1976, 1987)

L'idée essentielle de cette théorie est que toute représentation sociale est organisée autour d'un noyau central. Elle est donc constituée de deux types d'éléments : des éléments centraux et des éléments périphériques.

1.1 Le noyau central

Le noyau central est un sous-ensemble de la représentation, composé d'un ou de quelques éléments – en nombre très limité – qui donnent à la représentation sa signification. Il peut être défini grâce à ses trois propriétés :

Sa *fonction génératrice* : c'est par lui que se crée ou se transforme la signification des autres éléments de la représentation. C'est le noyau qui détermine la valeur, le sens et le poids des éléments périphériques.

Sa *fonction organisatrice* : c'est lui qui détermine la nature des liens et des relations qui unissent entre eux les éléments constitutifs du contenu de la représentation. Il en est l'élément organisateur et unificateur.

Sa *stabilité* : compte tenu de son rôle essentiel, le noyau central sera l'élément le plus stable de la représentation, celui qui va le plus résister au changement puisque tout changement du noyau central entraînerait une mise en cause fondamentale de la représentation.

Les propriétés du noyau central ont trois conséquences théoriques importantes :

(1) Le repérage du contenu ne suffit pas pour connaître une représentation sociale. Car deux représentations peuvent avoir exactement le même contenu et être néanmoins très différentes si elles sont organisées autour de deux noyaux centraux différents. Réciproquement deux représentations sociales de contenus très différents peuvent être identiques, avoir la même signification, si leurs éléments centraux sont identiques. Toute étude d'une représentation sociale va donc consister à en rechercher le noyau central.

(2) Une représentation ne se transformera réellement que lorsque son noyau lui-même sera transformé. Si l'on veut donc changer réellement la représentation qu'un groupe a d'un objet, d'une situation, d'un personnage, c'est le noyau cen-

tral qu'il faudra mettre en cause, attaquer et modifier Le changement du seul système périphérique n'est qu'une illusion de changement, l'essentiel restant préservé [1].

(3) La centralité d'un élément ne résulte pas exclusivement de son importance quantitative. Au contraire, le noyau central a, avant tout, une dimension qualitative. Ce n'est pas la présence importante d'un élément qui définit sa centralité – ce qui le distingue ainsi des « prototypes » de Rosch (1973) – c'est le fait qu'il donne sa signification à la représentation. On peut parfaitement concevoir deux éléments dont l'importance quantitative est identique et très forte – ils apparaissent par exemple tous les deux très fréquemment dans les discours des sujets – mais l'un est dans le noyau central et l'autre non. Si la fréquence d'apparition n'est pas un critère suffisant pour déterminer la centralité, les travaux de Guimelli et Rouquette (1992) montrent cependant que l'importance quantitative de certaines liaisons (comme la relation d'induction) qu'entretient un élément avec l'ensemble des autres peut apparaître comme un indicateur pertinent de la centralité. Le modèle des schèmes cognitifs de base qu'ils utilisent permet en effet de calculer « la valence » de chaque item de la représentation. Cette valence étant définie « comme la propriété d'un item d'entrer dans un nombre plus ou moins /grand de relations de type induction ». Dès lors qu'un élément central détermine la signification des autres éléments sa valence doit donc être significativement plus élevée que celle des items périphériques.

— Détermination du noyau central

Le noyau central d'une représentation sociale est déterminé d'une part par la nature de l'objet représenté, d'autre part par la relation que le sujet – ou le groupe – entretient avec cet objet, enfin par les systèmes de valeurs et de normes sociales qui constituent l'environnement idéologique du moment et du groupe. Selon la nature de l'objet et la finalité de la situation le noyau central pourra avoir deux dimensions différentes :

Soit une *dimension fonctionnelle*, par exemple dans des situations à finalité opératoire : seront alors privilégiés dans la représentation et comme éléments constituants du noyau central les éléments les plus importants pour la réalisation de la tâche. C'est ce que confirment, par exemple les travaux de Ochanine (1978), qui montrent que dans une activité professionnelle les « images opératives » qui guident le comportement de l'opérateur sont *fonctionnellement déformées*, et que les éléments survalorisés dans la représentation sont ceux qui permettent l'efficience maximum en jouant un rôle déterminant dans la réalisation de la tâche. De même et dans un autre domaine – celui de l'étude de l'environnement urbain – Lynch (1969) souligne comment la représentation de la ville est organisée autour de quelques éléments centraux : ceux qui sont essentiels pour le repérage et le déplacement urbain.

Soit une *dimension normative* dans toutes les situations où interviennent directement des dimensions socio-affectives, sociales ou idéologiques. Dans ce type de situations on peut penser qu'une norme, un stéréotype, une attitude fortement marquée seront au centre de la représentation. Ainsi, par exemple, en est-il de la représentation de

1. Dans son document de travail original, Jean-Claude Abric avait barré cette dernière phrase.

la femme dans la société, étudiée par Chombart de Lauwe (1963), organisée autour de ce qu'il appelle un « noyau statique » constitué par des stéréotypes à forte valeur affective, ou plus récemment dans l'étude de la représentation de l'argent effectuée par Vergès (1992) organisée pour certains groupes autour d'une vision morale de l'économie, associée à des jugements sur l'éthique et les valeurs morales associées à la qualité de la vie.

— Nature du noyau central

Si les représentations sociales ont un noyau central, c'est parce qu'elles sont une manifestation de la pensée sociale, et que dans toute pensée sociale, un certain nombre de croyances, collectivement engendrées et historiquement déterminées, ne peuvent être remises en question, car elles sont les fondements des modes de vie et qu'elles garantissent l'identité et la pérennité d'un groupe social. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre et interpréter la position de Moscovici (1992) : toute communication, toute représentation, comporte cette dualité entre significations et idées dont les unes sont négociables et les autres non négociables dans un groupe, à un moment donné. Or, précisément, c'est *le noyau central qui constitue la part non négociable de la représentation.* Finalement la théorie du noyau retrouve et illustre le point de vue fondateur de Durkheim lui-même : « Les sociétés prohibent toute critique de certains éléments d'une représentation collective, afin de les mettre au-dessus des autres et de leur conférer une autorité » (1898). C'est en ce sens que le noyau central constitue la base commune et consensuelle d'une représentation sociale, celle qui résulte de la mémoire collective et du système de normes auquel un groupe se réfère. Les éléments du noyau central constituent des prescriptions absolues. Toute remise en cause de l'une d'entre elles (c'est-à-dire, toute remise en cause d'un élément du noyau central) entraîne donc automatiquement la transformation ou l'abandon de la représentation. L'attaque, la mise en cause, du noyau central est donc toujours une crise, pas seulement cognitive, mais qui concerne des valeurs. L'essentiel du noyau central d'une représentation sociale est bien constitué par les valeurs associées à l'objet concerné. Partager une représentation avec d'autres individus signifie donc partager avec eux les valeurs centrales qui résultent de l'objet concerné. Ce n'est pas le fait de partager un même contenu qui définit l'homogénéité d'un groupe par rapport à un objet de représentation : c'est le fait de se référer aux mêmes valeurs centrales présentées dans le noyau. Chercher le noyau central, *c'est donc chercher la racine, le fondement social de la représentation*, qui, ensuite, se modulera, se différenciera, et s'individualisera dans le système périphérique de ce point de vue, la notion de noyau central est assez proche de celle de *principes organisateurs.* Toutes deux définissent, en effet, l'existence d'un cadre commun – d'origine sociale – qui génère des prises de position ou des constructions cognitives plus individuelles.

L'existence du noyau central illustre fort bien l'une des idées de base de Moscovici, à savoir que dans toute représentation sociale, le sujet et l'objet ne sont pas forcément distincts. Ce n'est pas la nature de l'objet qui détermine la représentation. C'est comme le dit Flament (1994, p. 46), « le noyau central qui organise l'image de l'objet, et par là même, le construit ».

1ère caractéristique d'un élément central : sa valeur symbolique

Puisque par définition il est non négociable, un élément central ne peut être remis en cause sans affecter la signification de la représentation. C'est ce qui a amené l'élaboration, par Moliner (1989), de la méthode de mise en cause (et de ses variantes, comme l'induction par scénario ambigu) que nous présenterons plus loin et qui permet de contrôler la centralité d'un élément.

De plus, un élément central est bien entendu plus caractéristique de la représentation qu'aucun autre élément. Flament, puis Vergès, ont donc eu l'idée d'introduire, dans les études de représentation, un type de questionnement particulier. Il s'agit des questionnaires de caractérisation. On propose au sujet une liste d'items dont le nombre est un multiple de 3 (par exemple : 9). On demande alors au sujet de choisir les trois items qui, pour lui, sont les plus caractéristiques de l'objet étudié, puis parmi les 6 restants, les 3 les moins caractéristiques. Chaque item est ensuite affecté d'un score de 1 (s'il a été choisi comme non caractéristique) à 3 (s'il a été choisi comme caractéristique). Les items intéressants sont ceux qui ont une distribution dissymétrique, plus précisément les items choisis par le plus grand nombre comme « très caractéristiques », et qui ont donc une forte probabilité d'appartenir au noyau central. Leur distribution sur le graphique correspond à une courbe en J. La forme de la distribution obtenue pour chaque item nous donne une information essentielle sur son statut probable dans la représentation.

2e caractéristique d'un élément central : sa valeur associative

Puisqu'il est directement lié à la signification de la représentation, un élément central est nécessairement associé à un très grand nombre de constituants de la représentation, il est en relation avec beaucoup plus d'éléments que ne l'est un élément périphérique : il a donc une connexité élevée. C'est le cas des « mots matrices » mis en évidence par Moscovici dans ses études sur la représentation de la psychanalyse. Par exemple, la notion de « complexe », qui a une valeur hautement polysémique et une très grande capacité associative dans les populations étudiées. Il synthétise à lui seul toute une classe de concepts (Moscovici, 1976) et peut transformer les autres mots auxquels il est associé (e.g., l'association de « complexe » à « timidité » donnant un sens particulier et spécifique à la timidité).

3e caractéristique d'un élément central : la saillance

Par la place qu'il occupe dans la représentation, un élément central a toutes les chances d'être très présent dans les discours et les verbalisations concernant l'objet de la représentation. La fréquence d'apparition d'un terme – sa *saillance* – est donc un indicateur important de la centralité, à condition de le compléter par une information plus qualitative. C'est ainsi que le terme « complexe » dont nous venons de parler à propos de sa capacité associative, est également le terme qui apparaît le plus fréquemment dans le vocabulaire des populations étudiées par Moscovici, à propos de la psychanalyse, confirmant ainsi son statut d'élément central.

1.2 Les limites périphériques

Autour du noyau central s'organisent les éléments périphériques. Ils sont en relation directe avec lui, c'est-à-dire que leur présence, leur pondération, leur valeur et leur fonction sont déterminées par le noyau. Ils constituent l'essentiel du contenu de la représentation, sa partie la plus accessible, mais aussi la plus vivante et la plus concrète. Ils comprennent des informations retenues, sélectionnées et interprétées, des jugements formulés à propos de l'objet et de son environnement, des stéréotypes et des croyances. Ces éléments sont hiérarchisés, c'est-à-dire qu'ils peuvent être plus ou moins proches des éléments centraux : proche du noyau central ils jouent un rôle important dans la concrétisation de la signification de la représentation, plus éloignés ils illustrent, explicitent ou justifient cette signification. Si comme nous le pensons les éléments centraux constituent la clé de voûte de la représentation, il n'en reste pas moins que les éléments périphériques jouent un rôle essentiel dans la représentation. Ils constituent en effet l'interface entre le noyau central et la situation concrète dans laquelle s'élabore ou fonctionne la représentation, et répondent à des fonctions essentielles :

Fonction concrétisation : directement dépendant du contexte, ils résultent de l'ancrage de la représentation dans la réalité, et permettent son habillage en des termes concrets, immédiatement compréhensibles et transmissibles. Ils intègrent les éléments de la situation dans laquelle se produit la représentation, ils disent le présent et le vécu des sujets. Il est d'ailleurs intéressant de constater à ce sujet la convergence de nos conceptions avec celles exprimées dans un contexte théorique complètement différent par Ehrlich. Ce dernier en présentant les principes de construction des représentations sémantiques et plus précisément celui de la hiérarchisation des concepts déclare : « Dans ces représentations les éléments dominants constituent des centres de gravité, des pôles organisateurs, des noyaux durs particulièrement résistants à l'oubli. Les éléments secondaires sont surtout là pour spécifier les premiers, marquer les détails, *créer une ambiance contextuelle particulière* » (*cf.* Ehrlich, 1985, p. 291).

Fonction régulation : plus souples que les éléments centraux, les éléments périphériques jouent un rôle essentiel dans l'adaptation de la représentation aux évolutions du contexte. Peuvent alors être intégrés dans la périphérie de la représentation telle ou telle information nouvelle, telle ou telle transformation de l'environnement. Des éléments susceptibles de remettre en cause les fondements de la représentation pourront ainsi être intégrés, soit en leur donnant un statut mineur, soit en les réinterprétant dans le sens de la signification centrale, soit en leur donnant un caractère d'exception. Face à la stabilité du noyau central, ils constituent l'aspect mouvant et évolutif de la représentation.

Fonction défense : le noyau central d'une représentation résiste au changement, car sa transformation entraînerait un bouleversement complet. Dès lors le système périphérique fonctionne comme le système de défense de la représentation. Il en constitue ce que Flament (1987) appelle son « pare-choc ». La transformation d'une représentation s'opèrera d'abord, dans la plupart des cas, par la transformation de ses éléments périphériques : changement de pondération, interprétations nouvelles, déformations fonctionnelles défensives, intégration conditionnelle d'éléments contradictoires. C'est

dans le système périphérique que pourront alors apparaître et être supportées des contradictions.

Fonction personnalisation : les éléments périphériques permettent ensuite une modulation personnalisée des représentations et des conduites qui leur sont associées. Une représentation unique – donc organisée autour d'un même noyau central – peut ainsi donner lieu à d'apparentes différences, liées à l'appropriation individuelle ou à des contextes spécifiques, et qui se traduiront par des systèmes périphériques et éventuellement des comportements relativement différents, à condition bien entendu que ces différences soient compatibles avec un même noyau central.

2 Les représentations comme double système

Les représentations sociales et leurs deux composantes : noyau central, éléments périphériques, fonctionnent donc bien comme une entité où chaque partie a un rôle spécifique, mais complémentaire de l'autre. Leur organisation, comme leur fonctionnement sont régis par un double système (*cf.* Abric, 1993 et *cf.* Tableau 1) :

Un système central (le noyau central), dont la détermination est essentiellement sociale, liée aux conditions historiques, sociologiques et idéologiques. Directement associé aux valeurs et aux normes, il définit les principes fondamentaux autour desquels se constituent les représentations. C'est la base commune proprement sociale et collective qui définit l'homogénéité d'un groupe à travers des comportements individualisés qui peuvent apparaître comme contradictoires. Il joue un rôle essentiel dans la stabilité et la cohérence de la représentation, il en assure la pérennité, le maintien dans le temps, il s'inscrit dans la durée et l'on comprend dès lors qu'il évolue – sauf circonstances exceptionnelles – de façon très lente. Il est de plus relativement indépendant du contexte immédiat dans lequel le sujet utilise ou verbalise ses représentations, son origine est ailleurs : dans le contexte global – historique, social, idéologique – qui définit les normes et les valeurs des individus et des groupes dans un système social donné.

Un système périphérique dont la détermination est plus individualisée et contextualisée. Beaucoup plus associé aux caractéristiques individuelles et au contexte immédiat et contingent dans lequel sont baignés les individus. Ce système périphérique permet une adaptation, une différenciation en fonction du vécu, une intégration des expériences quotidiennes. Il permet des modulations personnelles vis-à-vis d'un noyau central commun, générant des représentations sociales individualisées. Beaucoup plus souple que le système central, il le protège en quelque sorte en lui permettant d'intégrer des informations, voire des pratiques différenciées. Il permet l'acceptation dans le système de représentation d'une certaine hétérogénéité de contenu et de comportement. Ce système périphérique n'est donc pas un élément mineur de la représentation, il est au contraire fondamental puisque associé au système central il en permet l'ancrage dans la réalité. Mais on comprend aussi que l'hétérogénéité du système périphérique ne puisse témoigner de l'existence de représentations différenciées. Par contre, l'analyse du système périphérique (e.g., le repérage des schèmes étranges et des schèmes conditionnels) constitue un élément essentiel dans le repérage de transformations en cours, il peut constituer un indicateur très fort des modifications futures de la représentation,

un symptôme indiscutable d'une évolution dans les situations où la représentation est en cours de transformation.

C'est l'existence de ce double système qui permet de comprendre une des caractéristiques essentielles des représentations sociales qui pourrait apparaître comme contradictoire : *elles sont à la fois stables et mouvantes, rigides et souples*. Stables et rigides parce que déterminées par un noyau central profondément ancré dans le système de valeurs partagé par les membres du groupe, mouvantes et souples parce que nourries des expériences individuelles, elles intègrent les données du vécu et de la situation spécifique, et l'évolution des relations et des pratiques sociales dans lesquelles s'insèrent les individus ou les groupes.

Tableau 1. Caractéristiques du système central et du système périphérique d'une représentation

Système Central (SC)	*Système Périphérique (SP)*
Lié à la mémoire collective et à l'histoire du groupe	Permet l'intégration des expériences et histoires individuelles
Consensuel : définit l'homogénéité du groupe	Supporte l'hétérogénéité du groupe
Stable Cohérent Rigide	Souple Supporte des contradictions
Résiste au changement	Evolutif
Peu sensible au contexte immédiat	Sensible au contexte immédiat
Fonctions Fonction génératrice : génère la signification de la représentation Fonction organisatrice : détermine l'organisation de la représentation	**Fonctions** Fonction de concrétisation : permet l'adaptation à la réalité concrète Fonction de personnalisation ou d'individuation : permet la différenciation du contenu Fonction de protection du NC : protège le système central, il est son « pare-chocs ».

Par ailleurs, *les représentations sociales sont à la fois consensuelles et marquées par de fortes différences interindividuelles*. Car ainsi que le remarque Doise (1985, p. 250) « l'identité des principes de régulation n'empêche nullement la diversité des prises de position qui se manifestent à travers des attitudes et des opinions… Une multiplicité apparente de prises de position… (peut être) … produite à partir de principes organisateurs communs ».

Dans la perspective structurale, l'homogénéité d'une population n'est pas définie par le consensus entre ses membres, mais bien par le fait que leur représentation s'organise autour du même noyau central, du même principe générateur de la signification qu'ils donnent à la situation ou à l'objet auxquels ils sont confrontés.

C'est en ce sens que l'étude des représentations sociales semble essentielle en psychologie sociale, car elle offre un cadre d'analyse et d'interprétation qui permet de comprendre l'interaction entre le fonctionnement individuel et les conditions sociales dans lesquelles les acteurs sociaux évoluent. Elle permet de comprendre les processus qui interviennent dans *l'adaptation socio-cognitive* des individus aux réalités quotidiennes et aux caractéristiques de leur environnement social et idéologique.

3 Processus de transformation des représentations sociales

Abric (1994d) montre comment la compréhension des processus d'évolution et de transformation des représentations peut être éclairée par la prise en compte de l'organisation interne de la représentation. La question qu'il étudie est la suivante : Que se passe-t-il lorsque des acteurs sociaux sont amenés à développer des pratiques sociales en contradiction avec leur système de représentation ?

Pour répondre à cette question, Flament (1994) introduit une notion essentielle : celle de la réversibilité de la situation. Des acteurs engagés dans une situation et y développant certaines pratiques, peuvent considérer – à tort ou à raison, peu importe – que cette situation est irréversible, c'est-à-dire que tout retour à des pratiques anciennes est impossible, ou qu'au contraire, elle est réversible, c'est-à-dire qu'un retour aux pratiques anciennes est perçu comme possible, la situation actuelle n'étant que temporaire et exceptionnelle. Les processus de transformation qui vont alors s'engager sont de nature radicalement différente selon que la situation est réversible ou non.

Dans le cas où la situation est réversible, les nouvelles pratiques contradictoires vont, naturellement, entraîner des modifications de la représentation. Les éléments nouveaux et discordants vont être intégrés dans la représentation, mais exclusivement par une transformation du système périphérique, le noyau central de la représentation restant stable et insensible à ces modifications. On est donc ici en présence d'une transformation réelle, mais superficielle de la représentation.

Par contre, dans les situations perçues comme irréversibles, les pratiques nouvelles et contradictoires vont, bien entendu, avoir des conséquences très importantes sur la transformation de la représentation. Trois types majeurs de transformation sont alors possibles :

(1) Transformation résistante, c'est le cas où les pratiques nouvelles contradictoires peuvent encore être gérées par le système périphérique et par les mécanismes classiques de défense : interprétation et justification ad hoc, rationalisations, référence à des normes externes à la représentation, etc. La représentation est alors caractérisée par l'apparition dans le système périphérique de « schèmes étranges » découverts et définis par Flament, et qui sont composés de la manière suivante :

1. Rappel du normal

2. La désignation de l'élément étranger
3. L'affirmation d'une contradiction entre les deux termes
4. La proposition d'une rationalisation permettant de supporter la contradiction.

Ces schèmes étranges permettent une non remise en cause du noyau central, et ainsi, une transformation de la représentation ne concernant que le système périphérique, du moins pendant un certain temps, car la multiplication des schèmes étranges ne peut qu'aboutir à terme, à la transformation du noyau central donc de la représentation dans son ensemble.

(2) Transformation progressive de la représentation lorsque les pratiques nouvelles ne sont pas totalement contradictoires avec le noyau central de la représentation. La transformation de la représentation va donc s'effectuer sans rupture, c'est-à-dire sans éclatement du noyau central. Les schèmes activés par les pratiques nouvelles vont progressivement s'intégrer à ceux du noyau central et fusionner avec eux pour constituer un nouveau noyau, donc une nouvelle représentation. L'exemple le plus connu de ce type de transformation est celui mis en évidence par Guimelli (1988) dans son étude sur l'évolution de la représentation de la chasse.

(3) Transformation brutale, enfin, lorsque les nouvelles pratiques mettent en cause directement la signification centrale de la représentation sans recours possibles aux mécanismes défensifs mis en œuvre dans le système périphérique. Dès lors, l'importance de ces nouvelles pratiques, leur permanence et leur caractère irréversible entraînent une transformation directe et complète du noyau central, et donc de toute la représentation.

Ces analyses rapides du processus mis en œuvre dans les transformations des représentations soulignent la nécessité de la prise en compte de l'organisation interne de la représentation pour comprendre la dynamique des représentations sociales. Le jeu et l'interaction entre le système central et le système périphérique apparaissent comme des éléments fondamentaux dans l'actualisation, l'évolution et la transformation des représentations.

4 Méthode de l'étude structurale des représentations sociales

La théorie du noyau central implique une méthodologie de recueil et d'analyse des données spécifiques, puisque c'est à la fois le contenu et la structure de la représentation qui sont recherchés [2]. Abric (1998) propose une démarche méthodologique qui définit quatre étapes indispensables pour l'étude des représentations sociales :

— 1ère étape : recueillir le contenu (ce que les gens disent à propos de l'objet) à partir d'entretiens et d'autres méthodes ;
— 2e étape : rechercher la structure et le noyau central de la représentation ;
— 3e étape : vérifier la centralité, confirmer et valider l'existence et la nature du noyau central ;
— 4e étape : voir comment ce contenu organisé se verbalise et s'argumente dans le discours social.

2. Pour une revue récente sur ces questions, voir Lo Monaco, Piermatteo, Rateau et Tavani (2017).

À chacune de ces étapes, peuvent être utilisés des outils ou des techniques de recueil des données courantes. Cependant les chercheurs de l'école structurale ont, d'une part, développé certains outils spécifiques, d'autre part, défini une utilisation nouvelle et spécifique de certaines techniques. Ce sont ces supports méthodologiques nouveaux ou « revisités » que nous allons maintenant présenter.

4.1 Les méthodes interrogatives

L'entretien et le questionnaire – longtemps considérés, avec éventuellement le questionnaire, comme l'outil majeur de repérage des représentations, l'entretien approfondi (plus précisément l'entretien guidé) constitue toujours une méthode indispensable à toute étude sur les représentations. L'étude de Herzlich (1969) sur la santé et la maladie, en constitue l'illustration la plus connue. Mais si l'entretien permet, dans une certaine mesure, d'avoir accès au contenu d'une représentation et aux attitudes développées par l'individu, il ne permet que rarement d'accéder directement à son organisation et à sa structure interne. Plus encore que l'entretien, le questionnaire reste à l'heure actuelle la technique la plus utilisée dans l'étude des représentations. Ce succès semble pouvoir s'expliquer par plusieurs raisons : contrairement à l'entretien – méthode essentiellement qualitative – le questionnaire permet d'introduire les aspects quantitatifs fondamentaux dans l'aspect social d'une représentation : analyse quantitative du contenu permettant par exemple de repérer l'organisation des réponses, de mettre en évidence les facteurs explicatifs ou discriminants dans une population, ou entre des populations, de repérer et de situer les positions respectives des groupes étudiés par rapport à ces axes explicatifs, etc. De ce point de vue le développement des méthodes d'analyse des données appliquées à l'étude des représentations renforce la position privilégiée du questionnaire (*cf.* Doise, Clémence, & Lorenzi-Cioldi, 1992).

Les planches inductrices – Cette technique de recueil des représentations a jusqu'à présent été utilisée pour des études portant sur des populations ayant des difficultés à s'approprier les modes d'interrogations classiquement utilisés (entretiens ou questionnaires) : Paysans du Cameroun (Domo, 1984), employés créoles en Martinique (*cf.* Maran, 1988). Son principe est simple et s'inspire des approches projectives. On présente aux sujets une série de dessins, élaborés par le chercheur, et illustrant les thèmes principaux issus d'une pré-enquête, et on leur demande de s'exprimer librement à partir de la planche proposée. Il s'agit donc d'une variante d'entretien semi-directif dont les relances – le guide – est constitué non par une formulation orale, mais par une stimulation graphique. Les études citées en référence montrent que pour les populations concernées, ce type de support favorise largement l'expression des sujets par rapport aux réponses obtenues par entretiens classiques.

Dessins et supports graphiques – Les préoccupations des chercheurs utilisant les planches inductrices sont communes avec ceux qui utilisent la production graphique des sujets pour accéder à leurs représentations. Faciliter l'expression en utilisant un mode de recueil plus approprié à la population. C'est le cas en particulier des recherches sur les représentations des enfants, concernant le fou et la folie (De Rosa, 1987), ou la radioactivité après Tchernobyl (Galli & Nigro, 1990). Mais aussi pour l'étude de certains objets de représentations, ou la dimension non verbale est essentielle. Les travaux de Milgram et Jodelet (1976) en sont un exemple remarquable :

étudiant la représentation sociale de Paris et constatant que la plupart des concepts que les sujets utilisaient étaient essentiellement d'ordre non verbal, ce qu'ils appellent des « idées spatiales » difficilement traduisibles en termes de mots, ces auteurs ont mis en place une méthodologie de recueil particulièrement intéressante et dont les résultats se sont avérés très riches pour décrire les représentations de la ville. Il s'agit pour les sujets, de dessiner des séries de cartes de Paris représentant leur propre vision de la ville : son organisation spatiale, les lieux de références, son peuplement, etc. Dans les trois recherches citées ici la démarche utilisée est identique et comprend trois phases : la production d'un dessin (ou d'une série de dessins), la verbalisation des sujets à partir de ces dessins, et enfin, une analyse – quantifiable – des éléments constituant la production graphique. L'intérêt de cette analyse est, outre de permettre la mise en évidence des éléments constitutifs de la représentation, d'accéder assez facilement aux éléments organisateurs de la production, c'est-à-dire à la signification centrale de la représentation produite. En effet, dans la plupart des cas les dessins ne sont pas, bien entendu, une juxtaposition d'éléments, ils sont déjà un ensemble structuré et organisé autour d'éléments ou de significations centrales. Ils permettent donc de repérer le contenu et de formuler des hypothèses sur les éléments centraux de la représentation.

4.2 Les méthodes associatives

L'association libre – Bien que fondée elle-aussi sur une production verbale, la méthode des associations libres permet de réduire la difficulté ou les limites de l'expression discursive. Elle consiste à partir d'un mot inducteur (ou d'une série de mots), à demander au sujet de produire tous les mots, expressions ou adjectifs qui lui viennent alors à l'esprit. Le caractère spontané – donc moins contrôlé – et la dimension projective de cette production devraient donc permettre d'accéder, beaucoup plus facilement et rapidement que dans un entretien, aux éléments qui constituent l'univers sémantique du terme ou de l'objet étudié. L'association libre permet l'actualisation d'éléments implicites ou latents qui seraient noyés ou masqués dans les productions discursives. Certains auteurs comme De Rosa vont même plus loin qui pensent qu'outre le fait qu'elles font « apparaitre les dimensions latentes qui structurent l'univers sémantique, spécifique des représentations étudiées [...] les associations libres permettent d'accéder aux noyaux figuratifs de la représentation. Elles sont plus aptes à sonder les noyaux structurels latents des représentations sociales, tandis que des techniques plus structurées, comme le questionnaire, permettraient de relever des dimensions plus périphériques des représentations sociales » (1988, p. 31-32). On peut considérer que l'association libre est probablement une technique majeure pour recueillir les éléments constitutifs du contenu de la représentation, ce qui explique son succès et son utilisation systématique dans de très nombreuses recherches (e.g., Abric, 1998 ; Amerio & de Piccoli, 1990 ; Di Giacomo, 1981 ; Le Bouedec, 1984 ; Monteil & Mailhot, 1988 ; Vergès, 1992). Vergès. (1992) a proposé et validé une démarche d'analyse des associations libres qui s'avère déterminante pour l'analyse structurale et la recherche du noyau central. Il s'agit simplement de prendre en compte deux caractéristiques de chaque évocation produite en association libre dans une population donnée : sa fréquence d'apparition et son rang moyen d'évocation [3]. On peut penser que les élé-

3. Le présupposé soutenant le croisement des critères de fréquence et de rang d'apparition a été questionné dès 1994 par Jean-Claude Abric (1994c). La critique concerne le postulat selon lequel dans une tâche

ments importants de la représentation pour un groupe donné seront à la fois les plus saillants/fréquence élevée) et produits dans les premières évocations (rang moyen faible). Le croisement de ces deux paramètres permet de définir quatre zones (*cf.* Tableau 2) :

— La zone du noyau central (case 1 du tableau) : dans cette case figurent probablement les éléments constitutifs du noyau central et des prototypes ou illustrations de la représentation ;
— Les deux zones suivantes correspondent au système périphérique (cases 2 et 3) comprenant des éléments « fréquents », ou « peu fréquents », mais évoqués en premier par les sujets qui les mentionnent ;
— La zone de la « seconde périphérie » (case 4) constituée par des éléments de faible valeur de représentation.

4.3 La recherche de l'organisation et de la structure de la représentation

La mise en évidence du noyau central a été rendue plus facile par l'utilisation de techniques qui reposent toutes sur un même principe : demander au sujet lui-même d'effectuer sur sa propre production un travail cognitif d'analyse, de comparaison, de hiérarchisation. Ce principe méthodologique permet de réduire dans une grande mesure la part d'interprétation ou d'élaboration de la signification du chercheur lui-même et rend donc l'analyse des résultats plus facile et plus pertinente.

— *Méthodes de repérage des liens et de la hiérarchie entre éléments de la représentation*[4]

Constitution de couples de mots – Il s'agit de demander au sujet à partir d'un corpus qu'il a lui-même produit (par associations libres par exemple), de constituer un ensemble de couples de mots qui lui semblent « aller ensemble ». L'analyse de chaque couple permet ainsi de préciser le sens des termes utilisés par les sujets (comme dans la carte associative), d'en réduire la polysémie éventuelle. Mais aussi – dans la mesure où un mot peut être choisi plusieurs fois – elle favorise le repérage de *termes polarisateurs* ou *mots charnières* associés à de nombreux éléments de la représentation, et qui peuvent en être les organisateurs. Enfin, complétée par un interview la liste des couples dévoile le type de démarche utilisée par le sujet, c'est-à-dire *le type de relations* qu'il a utilisé pour associer deux termes : similitude de sens, implication, contraste, etc. Cette technique peut être complétée par des outils fondés sur le même principe, comme la comparaison pairée (Le Bouedec, 1984), ou d'autres méthodes inspirées de la « sorting technique » de Miller (1969). Le traitement de ces données par l'analyse de similitude permet de construire un graphe (*cf.* Grize, Vergès, & Silem, 1987, p. 127), avec néanmoins une réserve importante : les termes proposés sont en nombre restreint et surtout ils sont imposés aux sujets.

---

d'association de mots, les termes cités en premier seraient plus importants que les autres. Pour pallier cette limite, Abric (2003a, 2003b) propose de substituer à ce critère de « rang d'apparition » un critère de « rang d'importance » qui consiste en une hiérarchisation *a posteriori* des éléments évoqués par les individus eux-mêmes. Une comparaison de ces deux méthodes et de leurs effets sur les représentations produites a été réalisée récemment (Dany, Urdapilleta, & Lo Monaco, 2015).

4. Jean-Claude Abric n'évoque pas, dans cette partie, l'analyse de similitude qui a occupé une place importante dans les travaux de l'École Aixoise (*cf.* Flament, 1962, 1981).

Méthodes de hiérarchisation des items – Dans les méthodes précédentes, le poids respectif des items dans la représentation était repéré indirectement par l'analyse des couples de mots ou des regroupements. Une méthode vise à faire ressortir cette hiérarchie en incitant le sujet à la produire lui-même directement, en effectuant des séries de tris successifs. On recueille donc dans un premier temps un ensemble d'associations à propos de l'objet étudié. On dispose ainsi d'un certain nombre d'items parmi lesquels on va en retenir un nombre restreint (les plus représentatifs du corpus). Imaginons une liste de 20 items. Sur cette liste on va alors demander aux sujets d'effectuer une série de choix par blocs. Ils sélectionnent tout d'abord les quatre items qui leur paraissent les plus importants et qui sont alors affectés du score + 2. Puis on leur demande de choisir parmi les seize restant les quatre items les moins représentatifs, affectés du score – 2. Puis, parmi les douze items restants, ils désignent successivement les quatre les plus importants (score +1) et les quatre les moins importants (score -1). Les quatre items restants sont alors affectés du score 0. Chaque item est donc affecté d'un score sur une échelle variant de (+2) a (-2) à partir duquel peut être calculé un indice de distance qui comme une corrélation, varie de (+1) (similitude maximale) à (-1) (exclusion maximale).

Les questionnaires de caractérisation – Ils sont fondés sur l'hypothèse que les sujets à qui on propose un ensemble de thèmes peuvent définir par eux-mêmes la proximité ou l'éloignement de chacun de ces thèmes avec l'objet étudié. Ce type de questionnaire a été partiellement décrit et mis en œuvre par Vergès (1996). Puisque c'est le noyau central qui donne la signification de la représentation, on peut donc considérer qu'un élément central a, comme propriété, d'être plus caractéristique de l'objet que n'importe quel autre élément de la représentation. On réalise, tout d'abord, une pré-enquête dont l'objectif est double : connaître les grandes catégories d'étayage de la représentation (c'est-à-dire les dimensions associées l'objet), et les mots que les sujets utilisent à l'intérieur de chaque thème.

Pour chaque thème, on propose aux sujets une liste d'items dont le nombre est un multiple de 3 (par exemple 9), et on lui demande de désigner les 3 items qui, pour lui, sont les plus caractéristiques de l'objet. Puis, il lui faudra désigner parmi les 6 items restant les 3 les moins caractéristiques. On peut donc attribuer à chaque item un score qui varie de 1 (s'il a été choisi comme non caractéristique) à 3 (s'il a été choisi comme caractéristique) et connaître sur une population donnée le poids de chaque item sur cette dimension.

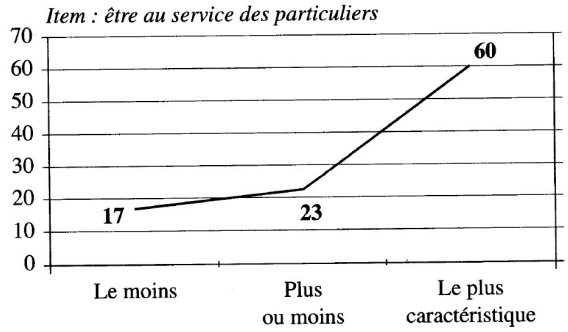
Mais plus intéressante est l'utilisation qui peut être faite de la distribution des réponses de la population pour chacun des items. Trois types de profils sont possibles (*cf.* Figure 1), comme l'illustrent les résultats de l'étude sur la représentation de la banque (Abric, 1998).

Courbe en J : c'est le profil des éléments centraux. Ils sont massivement choisis comme les plus caractéristiques. Dans l'exemple de la banque, ce profil correspond à l'item « être au service des particuliers », dont on peut poser qu'il fait donc partie du noyau central.

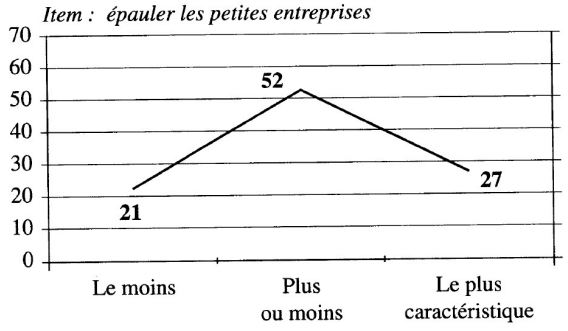
Courbe en A : elle correspond aux éléments périphériques dont le statut est d'être « moyennement » important dans la caractérisation de l'objet. Dans l'exemple « banque » présenté ici, l'item « épaule les petites entreprises » possède ce statut. Il correspond donc à une caractéristique de la banque prise en compte pour la population, sans considérer qu'elle est essentielle (centrale) dans leur image de la banque.

Courbe en U : elle témoigne que l'élément considéré donne lieu à des jugements très contrastés de la part de la population. Pour certains, il est très caractéristique, pour les autres, pas du tout. Cette information est essentielle : ce type de courbe attire l'attention sur la possibilité d'existence de deux sous-groupes qui s'opposent précisément sur la centralité de cet élément particulier.

1) Profil d'un élément central



2) Profil d'un élément périphérique ou sans rapport



3) Profil d'un élément contrasté (possibilité de deux sous-groupes)

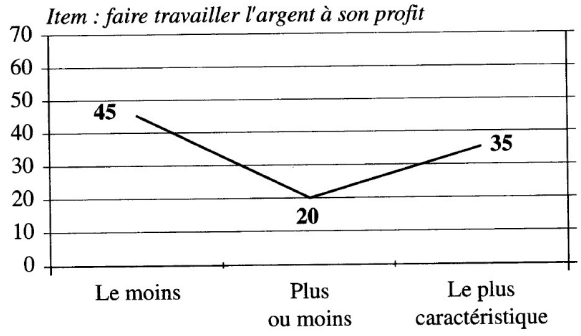


Figure 1. Types de profils (fréquences) obtenus par les questionnaires de caractérisation (source : Étude banque, Abric, 1998)

— *Méthodes d'identification des éléments du noyau central*[5]

La technique de mise en cause (MEC)[6] – Elle repose sur un point théorique essentiel dans la théorie du noyau : les éléments centraux d'une représentation n'étant pas négociables, leur mise en cause doit entraîner un changement de représentation. Un objet ne peut être associé à une représentation donnée s'il présente une caractéristique contradictoire avec un élément du noyau central de cette représentation. Moliner (1994) a élaboré cette technique et l'a validée à propos d'une étude sur la représentation sociale de l'entreprise chez les étudiants. Elle comprend trois étapes :

1ère phase : on présente aux sujets un texte relativement flou qui décrit (sans le nommer), l'objet de représentation étudié. Dans le travail de Moliner, voici le texte utilisé : « Depuis de nombreuses années, SOLITEC réunit plusieurs dizaines de personnes aux compétences et aux intérêts divers. Chacune de ces personnes contribue à sa manière au fonctionnement de cette organisation qui est reconnue comme l'une des plus importantes de sa spécialité ». Ce texte peut s'appliquer à une entreprise, mais aussi bien à une association quelconque.

2e phase : on donne alors aux sujets une information nouvelle, correspondant à l'item dont on veut vérifier la centralité. Par exemple, le texte est complété selon les cas par les informations suivantes :

— Cas n° 1 « Cependant SOLITEC ne fait aucun profit » (mise en cause de l'élément « faire du profit »).

5. Si dans le document original, les trois méthodes d'identification étaient listées, le contenu n'était pas encore développé. Pour la présentation de ces trois méthodes et pour rester « fidèle » à la présentation qu'aurait pu en faire Jean-Claude Abric, nous avons eu recours à un chapitre intitulé « L'analyse structurale des représentations sociales » qu'il a publié en 2003 dans l'ouvrage « Les méthodes des sciences humaines » dirigé par Moscovici et Buschini aux Presses Universitaires de France. Afin de respecter également le texte initial, nous n'incluons pas d'autres méthodes telles que la technique de la reconnaissance de l'objet (Abric & Vergès, 1996) ou le test d'indépendance au contexte (Lo Monaco, Lheureux, & Halimi-Falkowicz, 2008).

6. Pour une approche critique sur l'utilisation de cette méthode voir Dany et Apostolidis (2007) ; Apostolidis, Dany, Cres et Wolter (2011) ou encore Aim, Decarsin, Bovina et Dany (2018).

— Cas n° 2 « Cependant SOLITEC n'est pas un lieu d'épanouissement personnel » (mise en cause de l'élément « épanouissement personnel »).

3e phase : chaque sujet doit alors répondre à la question suivante : « Selon vous, SOLITEC est-elle une entreprise ? » Moliner observe alors que dans le cas n° 1 : mise en cause de la notion de « profit », près de 70 % des sujets ne reconnaissent pas SOLITEC comme une entreprise. On pourra donc dire que cette notion est un élément central de la représentation de l'entreprise puisque sa mise en cause entraîne la non-reconnaissance de l'objet, comme une entreprise. Par contre, dans le cas n° 2 : mise en cause de « l'épanouissement personnel », 60 % des sujets reconnaissent bien SOLITEC comme une entreprise. Cet élément est donc périphérique : sa mise en cause est sans effet sur la reconnaissance de l'objet entreprise.

L'induction par scénario-ambigu (ISA) – Si la mise en cause utilise la réfutation, cette méthode repose sur l'idée qu'une représentation est un processus actif de construction de la réalité. On va donc s'intéresser aux éléments que les sujets vont valoriser pour reconnaître un objet de représentation parmi d'autres objets proches. Toujours initiée par Moliner (1993), lors de ses travaux sur la représentation de l'entreprise, la méthode s'opérationnalise en 5 phases :

1 / On demande, dans un premier temps, aux sujets de rédiger un texte sur leur propre conception de l'entreprise. L'analyse de ces textes permet de mettre en évidence les items reflétant les différentes opinions (dans cet exemple, on relève 14 items), items dont on va chercher le statut central ou périphérique.

2 / On construit alors le scénario ambigu qui doit respecter deux règles (comme dans la MEC) :

— Ne jamais faire référence explicitement à l'objet étudié (ici, l'entreprise) ;
— N'utiliser aucun des 14 items reflétant les opinions du sujet.

3 / Ce scénario ambigu va alors être présenté aux sujets sous deux modalités différentes faisant référence à l'objet de représentation : on conclut dans un premier cas : « c'est une entreprise » et dans l'autre « ce n'est pas une entreprise » (d'où l'importance de l'ambiguïté du scénario qui doit permettre ces deux formulations contradictoires).

4 / On propose ensuite au sujet les 14 items repérés comme représentatifs de la représentation de l'objet, en lui demandant si l'objet présenté dans le scénario (entreprise ou non-entreprise) possède ou non ces caractéristiques.

5 / L'analyse des réponses permet alors de dégager deux types d'items :

— Les items correspondant à des caractéristiques choisies indifféremment dans les deux modalités du scénario (c'est une entreprise ou ça ne l'est pas) et qui ne peuvent donc être considérés comme spécifiques de l'objet de représentation. Ce sont donc des éléments périphériques ;
— Les items qui ne sont choisis que dans le cas où il est fait référence explicitement à l'objet (l'entreprise) et non l'autre situation (ce n'est pas une entreprise). Ces items apparaissent alors comme spécifiques de l'objet de représentation

étudié. Ils en constituent le noyau central puisqu'ils sont ceux qui déterminent la signification de l'objet.

Les résultats obtenus par Moliner (1993) illustrent bien l'intérêt de la méthode (*cf.* tableau 2). On constate, en effet, que parmi les 14 éléments de la représentation étudiés, seuls quatre d'entre eux sont significativement jugés plus probables quand l'objet ambigu est présenté comme une entreprise (profit, économie, patron, concurrence). Ces caractéristiques apparaissent donc comme spécifiques de l'objet de représentation. Elles correspondent aux éléments centraux de la représentation de l'entreprise dans la population étudiée. Tous les autres éléments sont caractéristiques aussi bien d'une entreprise que d'un autre type d'organisation. Ils font, bien entendu, partie de la représentation de l'entreprise, mais comme éléments périphériques.

Tableau 2. Résultats à l'ISA pour les représentations sociales de l'entreprise

Items proposés	*Oui, c'est une entreprise*	*Non, ce n'est pas une entreprise*	
Profit	4,13*	2,81	Éléments centraux * différences significatives à .05
Economie	4,13*	2,94	
Patron	4,31*	3,06	
Concurrence	4,63*	2,75	
Lieau de travail	4,81	4,06	Éléments périphériques (pas de différences significatives)
Organsisée	5,00	5,38	
Produit	4,31	4,81	
Hierachisée	4,00	3,50	
Communication	4,56	5,13	
Objectifs	3,81	4,56	
Conflits	2,19	2,75	
Création	4,88	4,69	
Emplois	3,75	2,81	

La méthode des schèmes cognitifs de base – Guimelli et Rouquette (1992) ont élaboré une méthode qui permet de connaître et de mesurer le type et la nature des relations qu'entretiennent entre eux les éléments constitutifs d'une représentation et d'identifier les éléments centraux. La procédure comprend trois étapes :

(1) *Production d'associations libres* : on demande au sujet de fournir les 3 associations qui lui viennent à l'esprit lorsqu'on lui propose un mot inducteur. L'opération pouvant, bien entendu, s'effectuer à travers plusieurs mots inducteurs choisis en fonction des résultats d'une pré-enquête, par exemple.

(2) *Justification des réponses fournies* : le sujet explique par écrit, en une ou deux phrases, les raisons qui l'ont poussé à donner les trois associations : R1, R2 et R3.

(3) *Analyse des relations entre items* : on propose alors au sujet une liste de 28 expressions traduisant 28 types de relations possibles (*cf.* Tableau 3) et on lui demande, pour chaque couple d'items (mot inducteur – mot associé), de donner son point de vue sur le type de relation entretenu par les deux éléments. Il répond donc pour chaque connecteur proposé : « oui », « non » ou « peut-être ». Les réponses sont données pour chacun des 3 mots associés produits.

> Lorsque le sujet répond « oui » à un connecteur, cela signifie qu'il reconnaît une relation entre le mot inducteur et sa réponse, c'est-à-dire que ce connecteur est actif. Dans une population donnée, on peut alors définir pour chaque item un indice de « valence », correspondant au rapport du nombre de réponses « oui » obtenues, sur le nombre de réponses « oui » possibles. Plus la valence d'un item est élevée, plus cela signifiera que cet item entretient des relations nombreuses avec l'autre item considéré. On peut alors en tirer un enseignement essentiel : « Les éléments centraux de la représentation entretenant des relations nombreuses avec les autres éléments du champ seront caractérisés par un degré de valence très supérieur à celui des éléments périphériques » (Guimelli, 1994, p. 100).

La valence de l'item est donc un indicateur important de sa centralité probable, mais elle n'en apporte pas la preuve irréfutable. C'est pourquoi Rouquette et Rateau (1998) ont élaboré, à partir des SCB, un outil de diagnostic à peu près sûr du caractère central ou périphérique d'un item. Il s'agit de l'indice λ (lambda), qui utilise trois données simples des SCB : la valence « totale », la valence des SCB « Praxie », et celle des SCB « Attribution ».

$$\lambda = \frac{Vt}{Vp^2 + Va^2}$$

Vt : Valence totale Vp : Valence praxie Va : Valence attribution

Connaissant ces trois valeurs, on peut d'ailleurs se passer du calcul de l'indice λ. Celui-ci est directement obtenu dans la « table des valeurs de lambda » proposée par Rouquette et Rateau (1998, p. 150). L'utilité et la pertinence de l'indice ont été largement vérifiés par ses auteurs, il permet un diagnostic rapide de la centralité d'un élément.

— Si $\lambda = 1$, l'élément est central.
— Si $\lambda > 1$, il s'agit d'un élément périphérique suractivé, c'est-à-dire important.
— Si $\lambda < 1$, on est en présence d'un élément périphérique.

Tableau 3. Liste des schèmes cognitifs de base

SCB	*Expressions des relations*
Lexique	A signifie la même chose que votre réponse A peut être défini comme votre réponse A est le contraire de votre réponse
Voisinage	A fait partie, est inclus, est un exemple de votre réponse À a pour exemple, pour cas particulier, comprend, inclut votre réponse A appartient à la même catégorie générale de votre réponse A est une composante, un constituant de votre réponse À a pour composante, pour constituant votre réponse À et votre réponse, sont tous deux constituants de la même chose, du même objet
Praxie	A fait votre réponse A a une action sur votre réponse A utilise votre réponse C'est votre réponse qui fait A À est une action qui a pour objet, porte sur, s'applique à votre réponse Pour faire A on utilise votre réponse Votre réponse est quelqu'un (personne, institution) qui agit sur A Votre réponse désigne une action que l'on utilise sur A Votre réponse est un outil que l'on utilise sur A A est utilisé par votre réponse On utilise A pour faire votre réponse A est un outil que l'on peut utiliser pour votre réponse
Attribution	A est toujours caractérisé par votre réponse A est souvent caractérisé par votre réponse A est parfois caractérisé par votre réponse A doit avoir la qualité de votre réponse Votre réponse évalue A À a pour effet, entraîne votre réponse À a pour cause, dépend de, est entraîné par votre réponse